

partenir à Pierre-Joseph Proudhon. Mais la direction avait soin de ne confier au hardi penseur que des mots de grammaire générale, où il eût été difficile de faire de l'hétérodoxie. C'est égal, c'était le loup dans la bergerie.

DICIONNAIRE DES ARTS ET MANUFACTURES, DE L'AGRICULTURE, DES MINES, ETC., *description des procédés de l'industrie française et étrangère*, par M. Charles Laboulaye, en collaboration avec MM. Alcan, professeur au Conservatoire des arts et métiers; Barral, ingénieur; A. Barrault, ingénieur civil; Baude, ingénieur des ponts et chaussées; Bréguet, du bureau des longitudes; Ebhelmen, directeur de la manufacture de Sèvres; Faure, professeur à l'école centrale; Magne, directeur de l'école d'Alfort; Mallet, chimiste; Rouget de Lisle, ingénieur manufacturier, etc., etc. Cet ouvrage important, commencé il y a plus de vingt années, en est aujourd'hui à sa troisième édition. C'est une sorte d'encyclopédie technologique, destinée à fournir des renseignements précieux aux industriels, aux mécaniciens, aux manufacturiers, aux agronomes, aux physiciens, aux chimistes, et, en général, à tous ceux qui s'occupent de sciences pratiques, c'est-à-dire appliquées. Le *Dictionnaire des arts et manufactures* répond complètement à son titre; il forme trois forts volumes à deux colonnes, illustrés de cinq mille gravures sur bois, renfermant les machines et les appareils employés dans l'industrie, ainsi que les chefs-d'œuvre de l'art industriel. Une table des matières, par ordre logique, termine cette publication. C'est, dans le domaine des sciences appliquées, l'ouvrage le plus important et le plus habilement disposé que possède notre pays. Mais nous avons un grave reproche à lui adresser; le défaut que nous allons signaler serait peut-être considéré comme une qualité, si le livre avait été édité à Edimbourg ou à Francfort; mais chez les compatriotes de celui qui ne craignait pas de mettre les *Éléments de Newton* à la portée de tout le monde, ce défaut est capital: nous voulons parler de la forme, de la clarté et surtout du style. Ce dernier est presque aussi lourd, aussi embarrassé, aussi compliqué que les machines qu'il se propose de décrire. Certainement le lecteur français n'exige pas un style piquant quand on parle des acides, poli quand il est question des aciers, élevé quand il s'agit des aérostats, éclatant quand on décrit des armes à feu, harmonieux quand on traite des instruments de musique... non, certes, son exigence ne va pas jusque-là. Mais la clarté et une élégance relative appartiennent à tous les genres, et ces qualités ne sont pas déplacées dans le domaine de Minerve. On rapporte que la statue de cette déesse se voyait autrefois à l'entrée du temple de Cos; l'artiste l'avait sculptée avec un art si merveilleux, que son visage, sévère et triste pour tous ceux qui entraient dans le temple, paraissait souriant et divin à ceux qui en sortaient: c'est une figure, sans doute, pour montrer que la route des sciences est aride, et que c'est seulement au terme que le charme s'en fait sentir. Eh bien, il n'en est pas ainsi du *Dictionnaire des arts et manufactures*: les derniers chapitres de l'ouvrage semblent encore aussi secs et aussi rebutants que tous ceux qu'on a parcourus pour y arriver. C'est un désert sans oasis, où l'on est rassasié de science, mais où l'on soupire inutilement après un peu d'ombre et de fraîcheur.

DICIONNAIRE UNIVERSEL D'HISTOIRE NATURELLE, *ouvrage utile aux médecins, aux pharmaciens, aux agriculteurs, aux industriels, et généralement à tous les hommes désireux de s'instruire aux merveilles de la nature*, par M. Charles d'Orbigny, avec la collaboration de MM. Arago, Bazin, Becquerel, Boitard, Brongniart, Broussais, Decaisne, Delafosse, Dujardin, Dumas, Duponchel, Duvernoy, Milne-Edwards, Élie de Beaumont, Flourens, Geoffroy Saint-Hilaire, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, de Humboldt, de Jussieu, Pelouze, de Quatrefages, Richard, Valenciennes, etc.; 13 vol. de texte et 3 de planches gravées sur acier; Paris, 1841-49.

Cet ouvrage est, sans contredit, un des recueils les plus complets qui aient été publiés jusqu'à ce jour sur l'histoire naturelle. Ce n'était pas une tâche facile que de présenter, sous la modeste forme de dictionnaire, un résumé à la fois substantiel et succinct de l'état des connaissances humaines en zoologie, anatomie, physiologie, tératologie, anthropologie, botanique, géologie, minéralogie, chimie, physique et astronomie. Maintes tentatives avaient déjà été faites en ce sens par des savants qui n'avaient rien négligé pour mettre leur œuvre au niveau des connaissances, à l'époque où ils écrivaient. Pour ne parler que de la France, nous avons le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare, publié à Lyon en 1791, 8 vol. in-4°; le *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié à Paris en 1816, 36 vol. in-8°; enfin le *Dictionnaire des sciences naturelles* rédigé par Frédéric Cuvier et une société de professeurs, Paris et Strasbourg, 1816-1830, 60 vol. in-8°. Notons aussi l'*Encyclopédie d'histoire naturelle* du docteur Chenu, 1855-58, 14 vol. in-8°. Nous ne mentionnerons pas plusieurs autres ouvrages du même genre, mais beaucoup moins importants. Utiles au moment de leur publication, ces dictionnaires cessaient, après quelques années, de se trouver à la hauteur de la science. Dans l'espace d'un demi-siècle, en effet, l'histoire naturelle avait fait des progrès immenses; ses divers éléments, auparavant dispersés, avaient été groupés dans un ordre logique; on avait établi des nomenclatures nouvelles, redressé de vieilles erreurs; et, plus sûrs de leur point de départ, les savants pouvaient s'élancer avec confiance vers de nouvelles découvertes. C'est alors que parut le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*. A cette époque, les connaissances déjà acquises étaient si considérables, qu'elles permettaient d'entreprendre une œuvre durable. C'est là surtout ce qui a fait la valeur du dictionnaire de

M. d'Orbigny; après plus de quinze ans, on le consulte encore, et l'on peut dire que, si d'autres ouvrages aspirent un jour à le remplacer, aucun d'eux n'aura le privilège de le faire oublier.

Sans doute, malgré les soins de l'habile directeur, malgré la science et les talents de ses collaborateurs, de graves omissions existent, certaines fautes ont été commises. Par exemple, aux articles sur les oiseaux, on voudrait plus de précision dans la distinction des caractères et dans la classification des genres. Mais ces défauts, qui nuisent à la perfection de l'ouvrage, ne doivent pas empêcher d'en reconnaître les qualités. D'ailleurs, ces imperfections sont largement compensées par une foule d'articles excellents, dans tous les genres. Quant au style, il est ce qu'il devait être, simple et correct, unissant la clarté à la concision, et une exactitude rigoureuse dans la pensée à une remarquable précision des termes.

Le *Discours préliminaire*, qui sert pour ainsi dire d'introduction à l'ouvrage, est dû à la plume de M. d'Orbigny. C'est un tableau vif et animé de l'histoire des sciences naturelles et de leur développement à travers les âges. Après avoir jeté un coup d'œil général sur l'ensemble de ce vaste panorama, l'auteur divise son exposé des sciences naturelles et des sciences physiques qui s'y rattachent en trois époques: l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes. Pour lui, l'antiquité s'étend depuis les âges historiques jusqu'au septième siècle de notre ère. Pendant cette longue période, l'Orient reste le berceau des sciences, comme il était celui de la civilisation; les Chinois, les Indiens, les Assyriens, les Babyloniens, les Égyptiens, etc., furent les premiers inventeurs des arts et les premiers observateurs de la nature. Ce fut par eux que la lumière se répandit en Occident, chez les Grecs et chez les Romains en premier lieu, puis chez les Barbares, qui leur succédèrent. L'histoire des sciences, à cette époque, se réduit à un petit nombre de faits qui n'exigent pas de longs développements; il en fut de même au moyen âge. L'isolement des différents peuples, leurs guerres continuelles, et surtout le despotisme des rois, la tyrannie des prêtres, faillirent étouffer les sciences dans leur berceau. Elles survécurent cependant, et la Réforme inaugura une ère d'émancipation que 89 devait couronner. A partir du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, elles descendirent des hauteurs des théories philosophiques, pour devenir pratiques et se mêler aux détails les plus humbles de la vie. Alors le savant ne dédaigna pas de devenir tour à tour agriculteur, mineur, distillateur, chauxfournier, tanneur, teinturier, etc. Tous les arts, toutes les industries, tous les métiers sont venus lui demander des lumières, et il a répondu à tous. Depuis que la science est entrée dans cette noble voie, les intelligences se sont agrandies, les préjugés ont, sinon complètement disparu, du moins diminué, et la civilisation a marché à grands pas. Depuis ce moment, les conquêtes de l'esprit humain ne sont plus livrées au bon vouloir d'un aréopage scientifique et subordonnées à l'existence incertaine d'une nation. Tous les peuples en sont solidairement les dépositaires, et quand les rivalités qui les séparent et les arment les uns contre les autres auront à jamais cessé, quand tous les hommes, jouissant des bienfaits des lumières, marcheront d'un pas égal dans les voies de la science, alors seulement on connaîtra les limites de l'esprit humain. La science, quelque incomplète qu'elle nous paraisse aujourd'hui, n'en est pas moins l'ancre de salut de l'humanité: la science pratique, expérimentale, c'est là que repose la vérité; tandis qu'en dehors il ne peut y avoir qu'incertitude, erreur ou mensonge.

Tel est, en résumé, le *Discours préliminaire* qui précède le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, et qui n'a pas moins de 232 pages.

Toutefois, cette œuvre toute française jouit aujourd'hui chez nous de peu de considération; dans ces dernières années, son succès est allé chaque jour en s'affaiblissant, et l'œuvre de M. d'Orbigny ne compte plus guère de lecteurs qu'en Angleterre, en Allemagne, en Italie et en Espagne. Le savant auteur a été la victime de cet adage, vieux comme le monde, *Nul n'est prophète dans son pays*.

DICIONNAIRE DES SCIENCES PHILOSOPHIQUES, par une société de professeurs et de philosophes, sous la direction de M. Franck, un des disciples aimés de M. Cousin et vice-président du consistoire israélite; 6 vol. in-8°, Paris, 1844-1852. La préface débute par cette réflexion qui ne serait déplacée en tête d'aucun dictionnaire: « Lorsque, après bien des tâtonnements et des vicissitudes, à force de luttes, de conquêtes et de préjugés vaincus, une science est enfin parvenue à se constituer, alors commence pour elle une autre tâche, plus facile et plus modeste, mais non moins utile peut-être que la première: il faut qu'elle fasse en quelque sorte son inventaire, en indiquant avec la plus sévère exactitude les propriétés douteuses, les valeurs contestées, c'est-à-dire les hypothèses et les simples espérances, et ce qui lui est acquis d'une manière irrévocable, ce qu'elle possède sans condition et sans réserve; il faut que, substituant à l'enchaînement systématique des idées un ordre d'exposition plus facile et plus libre, elle étale aux yeux de tous la variété de ses richesses, et invite chacun, savant ou homme du monde, à y venir puiser sans effort, selon les besoins et même selon les caprices du moment. Tel nous paraît être en général le but des encyclopédies et des dictionnaires. » La philosophie et les sciences spéculatives ou expérimentales qui dépendent de cet ordre de connaissances manquaient de cet inventaire reconnu indispensable. Ce recueil, néanmoins, n'était pas sans antécédents dans l'histoire de la philosophie. Deux essais

de ce genre, simples vocabulaires de la langue philosophique de Platon, ont paru dans l'antiquité; on cite même un travail semblable sur la langue philosophique d'Aristote. La *Somme* de saint Thomas d'Aquin n'est pas un dictionnaire; mais cet ouvrage peut être considéré comme l'encyclopédie philosophique et théologique du moyen âge, non-seulement chez les chrétiens, mais aussi chez les Arabes et chez les juifs. Le premier dictionnaire consacré spécialement à la philosophie parut après la déchéance de la scolastique, en 1582 (Venise); c'est le *Lexique en trois parties (Lexicon triplex)* de Bernardini, qui traite à la fois de la philosophie platonicienne, péripatéticienne et stoïcienne. Un ouvrage plus régulier, le *Répertoire philosophique* de N. Burchard, fut imprimé à Leipzig, en 1610. Vinrent à la suite le *Lexique philosophique* de Goelenius, publié en 1633, expliquant avec justesse et netteté tous les termes de philosophie en usage chez les anciens; le *Lexique* de P. Godart (Paris, 1666), œuvre péripatéticienne; celui d'Allsted (Herborn, 1626); celui de Chauvin, œuvre cartésienne et scolastique (Berlin, 1692); celui de Walch, représentant l'école de Leibnitz et de Wolf, ouvrage supérieur à tous les précédents par son esprit philosophique (Leipzig, 1726). Si l'on met à part le *Dictionnaire historique* de Bayle et l'*Encyclopédie* de Diderot, le seul répertoire moderne de la science métaphysique est un ouvrage allemand, le *Lexique ou Encyclopédie philosophique* de Krug (5 vol., 1838), recueil auquel on reproche de manquer de plan, de méthode et même de gravité, et qui traite plutôt de l'histoire de la philosophie que de la philosophie proprement dite.

Le *Dictionnaire des sciences philosophiques* embrasse dans son cadre : 1° la philosophie proprement dite; 2° l'histoire de la philosophie accompagnée de l'appréciation et de la critique de toutes les opinions et de tous les systèmes dont elle offre le tableau; 3° la biographie de tous les philosophes de quelque importance, renfermée dans les limites où elle peut être utile à la connaissance de leurs doctrines; 4° la bibliographie philosophique disposée de manière à donner, à la suite de chaque article, une liste de tous les ouvrages qui se rapportent à cet article ou de tous les écrits du philosophe dont on vient de faire connaître la vie; 5° la définition de tous les termes philosophiques, à quelque système qu'ils appartiennent, qu'ils aient été ou non conservés par l'usage. Une table synthétique des matières contenues dans les six volumes termine l'ouvrage et permet de saisir d'un coup d'œil les rapports naturels qui rattachent les matières dispersées par la série alphabétique. Parmi les collaborateurs nous citerons MM. Barni, Barthélemy Saint-Hilaire, Baudrillart, Bersot, Bouillier, Charma, Cournot, Damiron, Egger, Hauréau, Jacques, Janet, de Rémusat, Renan, Saisset, J. Simon, Tissot, Vacherot.

Au point de vue du style comme à celui de la science et de l'impartialité historiques nous ne pouvons avoir que des éloges pour le travail de M. Franck et de ses collaborateurs, mais nous devons faire des réserves sur l'esprit dans lequel la plupart des articles ont été composés. « C'est un trait caractéristique du vrai philosophe, a dit Feuerbach, de ne pas être professeur de philosophie. » C'est que la pleine liberté de l'esprit qui doit caractériser le vrai philosophe ne saurait guère s'accommoder des habitudes et des exigences pédagogiques; c'est que l'enseignement public, officiel, de la philosophie, relève forcément, surtout en France, de la politique, de l'opinion, des convenances, c'est-à-dire d'influences contraires à la recherche désintéressée de la vérité; c'est qu'un professeur de philosophie, organe de l'État dont il engage la responsabilité, est nécessairement tenu à des ménagements pour tous les autres organes de l'État; que sa fonction renferme sa pensée dans des limites que le véritable esprit philosophique ne saurait accepter; que cette pensée n'habite pas les hauteurs, *templa serena*, et que, s'abaissant aux transactions, elle ne connaît pas véritablement la pureté, la sincérité philosophique. Les honorables professeurs auxquels nous devons le *Dictionnaire des sciences philosophiques* nous avertissent dans une préface que leur ouvrage n'a rien de commun, pour l'esprit et le but, avec l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert; nous nous en serions douté. Ils sont d'un autre tempérament que les encyclopédistes; ils n'ont pas la jeunesse, la passion, la chaleur, la *furia francese* intellectuelle; ils sont d'une circonspection, d'une modération qui repousse toute extrémité; ils se tiennent à distance de la haute critique, se trainant dans les arguments classiques et les lieux communs oratoires. Ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher les ambitions et les audaces de l'Allemagne philosophique; leur pied discret, ne voulant troubler aucun sommeil, se heurte à aucune autorité, ne s'aventure ni sur le terrain des sciences physiques et biologiques, ni sur celui des sciences sociales, ni surtout du côté de la théologie. S'ils offensent les âmes pieuses, c'est qu'en vérité les âmes pieuses sont bien difficiles. « Gardant au fond de nos cœurs, nous disent-ils avec onction, un respect inviolable pour cette puissance tutélaire qui accompagne l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe, toujours en lui parlant de Dieu et en lui montrant le ciel comme sa vraie patrie, nous croyons cependant (quelle intrépidité de foi philosophique dans ce *cependant!*) que la philosophie et la religion sont deux choses tout à fait distinctes (en êtes-vous bien sûrs?), dont l'une ne saurait remplacer l'autre, et qui sont nécessaires toutes deux à la satisfaction de l'âme et à la dignité de notre espèce. » C'est pitié vraiment de voir la philosophie française au XIX<sup>e</sup> siècle, après Voltaire, Rousseau, les encyclopédistes, après Kant et ses successeurs, après la Révolution, renoncer à la domination universelle, demander humblement sa place au soleil à côté de la théologie, et revenir à l'espèce de pacte établi par les penseurs du XVII<sup>e</sup> siècle entre la foi catholique et la libre pensée, entre le rationalisme et la révélation.

Les auteurs du *Dictionnaire des sciences philosophiques* déclarent qu'ils adoptent la méthode de Descartes, et qu'ils professent le dualisme de Descartes. Ils ne considèrent pas que, depuis les travaux de Leibnitz et de Kant, quiconque est capable

de philosopher ne saurait s'arrêter à ce point de vue, que le spiritualisme classique et le matérialisme classique sont également rétrogrades, que d'ailleurs le dualisme cartésien était lié à une physique et à une physiologie aujourd'hui condamnées. Ces cartésiens du XIX<sup>e</sup> siècle en sont-ils aussi à la physique et à la physiologie mécaniques de Descartes? Une philosophie qui n'a pas de racines dans les sciences, qui n'en forme pas la synthèse, le couronnement, qui est réduite à butiner dans les diverses doctrines antérieures, qui voit dans toute erreur une vérité incomplète, qui, d'après cette vue, marque sa place et fait sa part dans l'esprit humain à chacun des grands systèmes que l'histoire nous montre se disputant l'empire des intelligences, une telle philosophie manque nécessairement d'originalité et de profondeur; elle est condamnée à l'inconsistance, à l'impuissance, à l'infécondité; elle ne vit pas. Malheureusement, c'est cette philosophie éclectique qui a inspiré M. Franck et ses collaborateurs.

DICIONNAIRE UNIVERSEL D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, *comprenant l'histoire proprement dite, la biographie universelle, la mythologie, la géographie ancienne et moderne*, par M. N. Bouillet, inspecteur général de l'instruction publique. — Aucun livre, peut-être, n'a obtenu le succès de celui-ci; c'est au point que le nom de l'auteur a passé dans la langue, et que l'on donne aujourd'hui le nom de *Bouillet* à tout dictionnaire d'histoire et de géographie. L'heureux biographe a pu dire : « Le succès de ce livre a dépassé mes espérances. » En effet, apprécié d'une manière très-favorable, dès son apparition, par les organes de la presse, autorisé par l'Université pour l'usage des écoles de tous les degrés : lycées, collèges, écoles normales, écoles supérieures; recommandé par le ministre de l'instruction publique pour être placé dans toutes les salles d'études, envoyé aux bibliothèques, bien accueilli du public, cet ouvrage a eu vingt éditions successives en moins d'un quart de siècle. Mais aujourd'hui ce succès commence singulièrement à décroître; le livre se meurt!... Voyons donc s'il méritait véritablement ce succès, et jugeons-le d'après la règle posée par Voltaire : on ne doit aux morts que la vérité.

Il n'y a point d'effet sans cause. Le succès du dictionnaire Bouillet s'explique par les cinq raisons suivantes : 1° il est venu le premier dans la carrière, car les gros in-4° de Moréri, de Bayle, de Trévoux, etc., ne convenaient qu'à des bibliothèques riches et privilégiées; 2° le style est simple, clair, méthodique; toutes les parties y ont une importance relative, l'auteur a su y appuyer le crayon également partout, qualité très-rare, préconisée par Buffon dans son célèbre discours sur le style; 3° M. Bouillet était un membre actif, intelligent, et *très-influent* de l'Université; 4° les premières éditions du livre furent mises à l'index, « comme entachées d'inexactitudes, d'omissions, d'expressions impropres et susceptibles d'être mal interprétées, d'appréciations contestables, » censure qui lui valut la sympathie des esprits indépendants; 5° il fut ensuite chaudement approuvé et recommandé par la congrégation de l'Index, après de profondes modifications signalées et opérées par la sainte congrégation elle-même, ce qui lui ouvrit naturellement à deux battants les portes de tous les établissements religieux, particulièrement des séminaires.

Voilà, certes, de l'habileté, s'il en fut jamais; Talleyrand et Metternich n'auraient rien trouvé de mieux au fond de leur sac. Aux libres penseurs, le dictionnaire Bouillet dit d'abord :

Je suis oiseau, voyez mes ailes!

Puis aux orthodoxes :

Je suis souris, vivent les rats;  
Jupiter confonde les chats!

Si nous nous reportons aux premières éditions, nous trouvons tout à fait inexplicables les saintes colères de la célèbre congrégation : cet ouvrage est écrit dans un esprit timide et rétrograde; on n'aurait pas jugé autrement, aux plus beaux jours du moyen âge. Un dictionnaire historique qui se publie en plein XIX<sup>e</sup> siècle est tenu de partager les idées émancipatrices de son époque. L'histoire est souvent difficile à raconter, nous en convenons; mais l'intérêt de la vérité l'emportera toujours sur tout autre. Pour savoir si un fait doit être rapporté ou passé sous silence, il ne faut pas se demander s'il est de nature à nuire ou à servir au succès de l'ouvrage; il faut se poser cette question : Le fait est-il historique? et si la réponse est affirmative, on écrit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Croirait-on, par exemple, que les mots AUTO-DA-FÉ, TERREUR, MASSACRES DE SEPTEMBRE, occupent à peine un maigre alinéa dans le dictionnaire historique de M. Bouillet? Aucune opinion personnelle n'est exprimée sur le mot INQUISITION; à l'article BASTILLE, on apprend en quatre lignes que c'était un château fort construit sous Charles VI, et situé sur la place qui sépare la rue Saint-Antoine du faubourg. Le lecteur, alléché par le titre de l'ouvrage, cherche quelques détails sur la prise de cette forteresse, qui inaugura la plus grande révolution qui fut jamais; il ne trouve pas un mot qui puisse satisfaire sa légitime curiosité. *Ateliers nationaux, Journées d'avril, Journée du 10 août*, rappellent des événements qui tiennent la plus grande place dans notre histoire; ils sont passés prudemment sous silence dans le dictionnaire historique de monsieur l'inspecteur général de l'Université, et il en est ainsi de tous les faits qui forcent l'historien indépendant à se prononcer. Si,